

Un monde en polaroid

La photographie est son obsession, le goût du risque, son échappatoire. Depuis deux ans, il travaille à ce projet photographique étrange : celui de donner à voir la beauté d'un monde qui n'existe pas. Un monde en polaroid, numérisé, agrandi sur papier Arche Mat. Une vingtaine de fenêtres sur l'improbable.

Rencontre avec Frédéric Foin.

« Utopia », c'est le nom de votre prochaine exposition. Pourquoi « Utopia » ?

La photographie m'habite, me hante. J'ai décidé de m'y consacrer entièrement, et depuis peu, d'en faire mon métier. Pour poursuivre mon utopie. Celle de réussir à photographier un lieu qui n'existe pas. Le monde tel qu'il est ne me satisfait pas. J'attends qu'enfin, la réalité se confonde avec mes images. Je voudrais que le public s'appuie sur les photographies d'Utopia pour rêver à ce monde de chimères. Qu'il prenne son élan sur ce ponton sans issue, qu'il ose descendre l'échelle vers ce vide indéfini, qu'il se laisse prendre par la force de la vague ou se perde dans un élan de vitesse.

Une invitation au voyage en quelque sorte ?

Oui, vers la destination de ses rêves, sa propre utopie. Même si c'est mon errance que j'affiche ici. Faite de passions et de souffrances. Ces images représentent une

réalité qui ne m'enthousiasme guère, mais que je veux envisager autrement, au-delà de sa triste évidence.

Où avez-vous pris ces photographies ?

En France principalement, en Roumanie et en Australie. Mais le lieu n'a pas d'importance. Je n'aime pas non plus dater mes photos. Je préfère rester sur cette idée d'intemporalité.

Pourquoi cette vision fragmentée du corps de la femme ?

Pour que les gens s'imaginent le reste. C'est une invitation au fantasme. Cette femme aux lèvres rouges a-t-elle un beau visage ? A-t-elle un joli corps ?

A qui appartient les lèvres de l'affiche ?

A une parfaite inconnue ! Je ne sais rien d'elle, si ce n'est qu'elle était asiatique. Nous étions tous deux en



transit à l'aéroport de Kuala Lumpur. Je ne parvenais pas à détourner mon regard de sa bouche parfaite. Je lui ai demandé l'autorisation de la photographier. Elle a accepté, du bout des lèvres, mais n'a pas compris le sens de mes fragments.

Pourquoi avoir travaillé avec un appareil polaroid ?

Je cherchais à traduire l'incertitude du monde dans lequel on vit. Pour cela, il me fallait un rendu artificiel, irréel, proche de celui des autochromes des frères Lumière. Le film Time Zéro/SX70 qui va dans cet appareil offre des tons froids. Des teintes bleutées, presque vaporeuses en lumière du jour, et des teintes plus chaudes en intérieur ou en lumière artificielle. C'était exactement l'effet recherché. C'est aussi un dernier hommage que je voulais rendre à ce film mythique, utilisé en son temps par les plus grands de la photographie comme Helmut Newton ou Walker Evans. La fabrication du film Zéro/SX70 a été arrêtée au premier trimestre 2006. Pour finaliser mon projet, j'ai écumé tous les stocks disponibles, jusqu'en Australie ! Et puis, coïncidence amusante, le premier appareil SX70 est apparu en 1972, l'année de ma naissance.

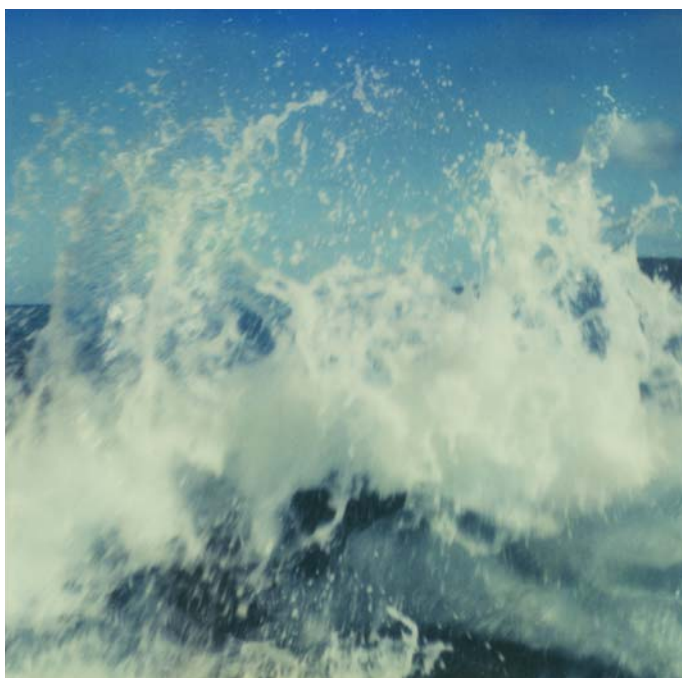
Un refus de passer à la photographie numérique ?

Non, je n'ai pas envie d'opposer les supports argentiques et numériques. Je souhaite ardemment que les deux

techniques coexistent. Cette exposition en est l'illustration : mes photographies sont argentiques, certes, mais les tirages sont numériques, réalisés à partir de scans haute définition. L'impression des tirages sur un papier canson mat renforce l'intemporalité de mes images, à mi-chemin entre la peinture et la photographie. Sans la technique numérique, Utopia n'existerait pas !

« Il me fallait un rendu artificiel, irréel, proche de celui des autochromes des frères Lumière. »

«Utopia», photographies de FREDERIC FOIN, 2006.



Frédéric Foin, photographe

Une inlassable quête de vérité

« La photo pour moi, c'est du cinéma.

Une succession d'émotions qui, mises bout à bout, pourraient faire le film de ma vie ». Frédéric Foin, photographe de 34 ans, est tombé dans l'émulsion quand il était petit. Son père, amateur averti, collectionne les appareils de toutes les époques et photographie chaque étape de la vie familiale. « 20 000 diapositives, classées, numérotées. Une vie entière qu'il nous projette encore par bribes. » A 20 ans, il monte son premier laboratoire dans sa chambre d'étudiant. De photos-club en



rencontres amateurs, il apprend. En noir et blanc. Il marche sur les pas de Doisneau, maladroit. Jusqu'à sa rencontre avec une ville, New York, et un format, le panoramique, qui lui permettent d'affirmer son style. « J'aimais cette idée de voir large. De pouvoir cadrer plusieurs scènes sur un même cliché. Et avec le XPan, mon premier appareil télémétrique, je voyais arriver les éléments dans mon viseur avant qu'ils ne soient dans le champ de la prise de vue. Ça me permettait de faire de la photo sur le vif, en captant l'imprévu. »

C'est en traquant ainsi les scènes de rue new-yorkaises qu'il se lance dans son premier véritable projet photographique, ses « promenades new-yorkaises ». Une passion qui le dévore littéralement. Dès qu'il a du temps libre, il croque la pomme. En quatre ans, il se rendra huit fois à New York. Une longue

traque de l'image dont il ramènera plus de 1500 instantanés de vie bouillonnante. Il en extrait le suc, 21 photographies noir et blanc, qu'il expose en octobre 2001 à l'Agora de Saint-Ismier en région grenobloise. Un point de vue d'autant plus remarqué que tous les projecteurs se braquent alors sur la métropole endeuillée par les attentats du 11 septembre. Depuis ce travail abouti, Frédéric Foin a une certitude : la photographie fait partie de sa vie. Il poursuivra cette quête infinie, jusqu'à la « photo ultime », celle qui traduira parfaitement sa vision du monde. « Je suis un perfectionniste. En général, je choisis un appareil, un type de film. Je m'impose une technique, et je l'explore dans ses moindres détails. J'attends. Une lumière, une atmosphère, une émotion. J'attends de sentir que les choses sont en

place. Là, seulement, j'appuie sur le déclencheur. Je peux revenir dix fois, cent fois sur les lieux avant de figer l'instant. » Depuis cette prise de conscience, inlassablement, il cherche. En 2000, il explore un nouveau territoire : la prise de vue en studio. Des nus, des femmes surtout. Il multiplie les tentatives. Soudain, une idée : le « jumping », sur les traces de Philippe Halsman. Il demande alors à ses modèles de sauter, nus. Et le résultat est saisissant. La femme, en lévitation, ne pause plus. Elle vit. Le masque tombe. L'âme se laisse

surprendre par le saut, figée sur la pellicule. Une esquisse de la vérité. Au moyen format, bien sûr, « pour agrandir, sans rien perdre, et se laisser engloutir par l'image. » En 2005, il voit enfin le monde en couleurs. « Je voulais sans doute évacuer la part sombre qui était en moi. Je me suis laissé habiter par les photographies de Harry Gruyaert, Steeve Mc Curry, ou Joël Meyerowitz. » Un bain de couleurs qui change son regard. Il laisse de côté ses appareils de précision (Mamiya, Hasselblad), et se frotte aux « Toys camera » : Holga, Lomo et autres joujoux aux résultats aléatoires. Et puis, une révélation : le Polaroid SX70, et son rendu bleuté, presque irréel. C'est lui que Frédéric choisit pour l'accompagner dans cette nouvelle quête vers sa photo ultime, son utopie, « Utopia ».